

ОЕ U V R E S

COMPLÈTES
DE CONDILLAC.

ART DE PENSER.

TOME NEUVIÈME.

DE
L'ART DE PENSER.

LE germe de l'art de penser est dans nos sensations : les besoins le font éclore , le développement en est rapide , et la pensée est formée presque au moment qu'elle commence : car sentir des besoins , c'est sentir des désirs , et dès qu'on a des désirs , on est doué d'attention et de mémoire : on compare , on juge , on raisonne. Vous voyez donc , Monseigneur , que la pensée se compose tout-à-coup de toutes les facultés dont nous avons fait l'analyse : mais ces facultés ont , dans les commencemens , peu d'exercice ; et la pensée , foible encore , a besoin de croître et de se fortifier.

Trois choses sont nécessaires dans un animal aux progrès de son accroissement et de ses forces. Premièrement , il faut qu'il soit organisé pour croître et pour se fortifier : en second lieu , il faut qu'il se nourrisse d'alimens sains : enfin , il faut qu'il

agisse, souvent jusqu'à se fatiguer, et qu'il ne prenne du repos que pour agir encore.

Ainsi la pensée croît et se fortifie, parce qu'elle est en quelque sorte organisée pour croître et pour se fortifier, parce qu'elle se nourrit, et parce qu'elle agit.

Elle a dans les organes mêmes des sensations, tout ce qui la rend propre à prendre de l'accroissement et des forces : il ne lui faut plus que de la nourriture et de l'action.

Les connoissances en sont l'aliment : mais au défaut de connoissances, elle se nourrit d'idées vagues, d'opinions, de préjugés et d'erreurs ; et alors elle se fortifie comme un animal qu'on nourriroit avec des alimens mal-sains et empoisonnés. Toujours foible, toujours incapable d'action, uniquement mue par des impressions étrangères, elle reste comme enveloppée dans les organes, et elle se trouve embarrassée de ses facultés qu'elle ne sait pas conduire.

Cette inertie, telle que je la dépeins, ne peut, à la vérité, avoir lieu que lorsque nous supposons des hommes tout-à-fait imbécilles. Dans les autres, la pensée a nécessairement pris des forces, puisqu'ils

ont acquis des connoissances : cependant la différence n'est que du plus au moins. Si on n'est pas tout-à-fait imbécille, on peut l'être à certains égards ; et on l'est, toutes les fois que la pensée se nourrit sans choix de tout ce qui s'offre à elle, et que passive plutôt qu'active, elle se meut au hasard. Il faut donc s'assurer des connoissances qui sont l'aliment sain de la pensée ; il faut étudier les facultés dont l'action est nécessaire au progrès de ses forces ; et quand nous saurons comment elle doit se nourrir, comment elle doit agir, comment elle doit se conduire, nous connoîtrons l'art de penser. Vous en savez, Monseigneur, déjà quelque chose : mais il nous reste encore des observations à faire sur l'origine et la génération des idées, sur les facultés de l'entendement et sur la méthode. Ce sera le sujet de cet ouvrage.

PREMIÈRE PARTIE.

De nos idées et de leurs causes.

CHAPITRE PREMIER.

De l'ame , suivant les différens systèmes où elle peut se trouver.

QUEL que soit l'objet de notre pensée, ce n'est jamais qu'elle que nous appercevons, et nous trouvons, dans nos sensations, l'origine de toutes nos connoissances et de toutes nos facultés.

Il seroit inutile de demander quelle est la nature de nos sensations : nous n'avons aucun moyen pour faire cette recherche : nous ne les connoissons que parce que nous les éprouvons. C'est un principe dont nous ne pouvons pas découvrir la cause, mais dont nous pouvons observer les effets. Il doit son activité aux besoins auxquels nous